

« Une institution vit et existe par les personnes qui l'habitent » (Morgan Labar, Beaux-Arts de Lyon)

News Tank Culture -
Paris - Entretien n°388872 - Publié le 11/03/2025 à 13:30

Imprimé par - abonné # - le 30/11/2025 à 11:47



Morgan Labar - © Service communication Ensba Lyon

« J'ai la conviction qu'une institution vit et existe par les personnes qui l'habitent. Une direction ne peut pas arriver et imposer, de manière un peu déconnectée, ses orientations. C'est la rencontre entre les lignes portées par une nouvelle direction et les pratiques et désirs des personnes qui travaillent déjà là, qui fait un projet d'établissement. C'est pour cela que je ne souhaite pas, à ce stade, énoncer un projet figé pour les années qui arrivent. Je suis convaincu que les choses se co-construisent et qu'il faut prendre le temps d'écouter tout le monde pour bien comprendre ce qui fait l'identité de l'institution, ce qu'est et peut devenir le positionnement de l'école sur son territoire et dans un écosystème élargi », déclare Morgan Labar, directeur de l'École nationale supérieure des Beaux-arts de Lyon, à News Tank le 11/03/2025. Morgan Labar, auparavant directeur de l'[École supérieure d'art d'Avignon](#), a succédé à [Estelle Pagès](#) à la direction de l'Ensba (École nationale supérieure des beaux-arts) de Lyon le 30/09/2024.

« La question du soin, telle que nous l'avons déployée à l'École supérieure d'art d'Avignon, était très située. Puisque cette école forme à la conservation-restauration, la question du soin qu'on apporte aux œuvres faisait vraiment partie de l'ADN de l'établissement. Nous avons élargi l'acception de la restauration, en l'appliquant aux écosystèmes vivants et au lien social. Soigner les œuvres, c'est bien ; soigner nos relations, c'est mieux (...) Je n'ai pas l'intention d'en faire une méthode à redéployer à Lyon, où la situation est différente, mais je suis convaincu que l'attention qu'on porte aux autres fait partie des choses qui ont leur place dans une école d'art », ajoute Morgan Labar.

« Ce qui est singulier à l'échelle de la ville de Lyon, c'est qu'il existe soit de grosses institutions, soit de toutes petites structures, mais très peu de structures intermédiaires. Cela crée un écosystème assez étrange avec un saut d'échelle entre ces établissements. Une partie du projet d'établissement pourrait être de positionner l'Ensba de Lyon à cet endroit-là, d'en faire un opérateur culturel intermédiaire entre un musée ou un FRAC/centre d'art et de plus petites organisations. (...) Par ailleurs, même si je crois profondément à l'ancrage territorial, je pense que le corollaire à cela est de s'ouvrir à ce qu'il y a de plus lointain, d'accepter de se faire déplacer radicalement par des manières de penser ou de sentir qui ne sont pas les nôtres. »

Santé économique des écoles d'art, fonds d'urgence débloqués par le ministère de la Culture, rapport aux équipes, pratiques liées au « care », ancrage territorial, ouverture à l'international ou positionnement en tant qu'acteur culturel, Morgan Labar répond aux questions de News Tank.

Vous avez pris vos fonctions en septembre 2024 dans une école confrontée, comme beaucoup d'autres, à une situation économique contrainte. Cette prise de fonctions a-t-elle pu se faire sereinement malgré le contexte ?

Elle s'est faite très sereinement, parce que j'ai été très bien accueilli par les équipes, le CA (Conseil d'administration) et l'ensemble de l'écosystème culturel lyonnais. Elle s'est malgré tout faite avec une certaine dose d'inquiétude face à la situation financière de l'école. Ce qui est rassurant, c'est que la Ville, qui en est la tutelle principale, est extrêmement soucieuse du sort de l'établissement et nous accompagne.

« Nos modèles économiques sont difficilement soutenables »

Pour autant, cela ne règle pas une question de fond de la plupart des écoles supérieures d'art et design publiques françaises, qui est que nos modèles économiques sont difficilement soutenables. La situation administrative des écoles, en tant qu'EPCC (Établissement public de coopération culturelle), met bon nombre d'établissements dans une situation où l'augmentation structurelle des charges (personnels, fonctionnement) n'est pas compensée par une hausse mécanique de nos budgets tous les ans, comme c'est le cas dans les institutions publiques en régie directe ou les établissements nationaux pour lesquels la majeure partie de la masse salariale

ne pèse pas directement sur le budget de l'établissement. Nous nous trouvons dans une sorte de zone grise parce que l'on n'a pas bien pensé l'évolution à long terme de ces structures. Il aurait fallu, dès le départ, socler une augmentation mécanique à hauteur de l'inflation et inscrire dans les statuts la compensation systématique des mesures concernant la masse salariale (point d'indice des agents publics, hausse des cotisations retraite, etc.), car, en l'état, notre situation n'est pas vraiment tenable.

Plus généralement, qu'observez-vous en matière de difficultés rencontrées par les écoles d'art à l'échelle nationale, notamment grâce à l'Andéa qui les fédère ?

Je viens d'un établissement (l'École supérieure d'art d'Avignon) dont l'échelle était beaucoup plus modeste. En situation de crise, nous pouvions geler un poste pour équilibrer un budget. À Lyon, il faudrait en geler cinq à dix, ce qui mettrait en péril le fonctionnement de l'établissement et sa mission première qui est la formation des étudiants et étudiantes. Nous n'avons donc pas les mêmes leviers et les gros établissements supportent finalement plus mal ce type de situation que de petites écoles, dont la fermeture, lorsqu'elle arrive comme à Valenciennes, est liée à une volonté politique locale et ne peut qu'être déplorée.

Aujourd'hui, je suis moins inquiet que je ne l'étais au moment de ma prise de poste, mais sans doute pour de mauvaises raisons. Lorsque je suis arrivé à la direction de l'Ensba de Lyon, je savais qu'elle traversait une situation difficile, mais je pensais que nous étions quasi seuls dans ce cas-là. Il s'avère que nous sommes nombreux. Lors d'un récent séminaire de l'Andéa (Association nationale des écoles supérieures d'art), nous avons pu mesurer que sur la vingtaine de directions présentes, un tiers des établissements n'avaient plus de fonds de roulement, et qu'un autre tiers se trouvait en situation de déficit structurel et n'en aurait plus dans deux à trois ans. Cela montre combien le modèle lui-même ne tient plus. Nous notons du côté de l'État des réticences à accompagner cette situation, qui est pourtant extrêmement préoccupante. Le discours disant « les écoles d'art territoriales sont de la responsabilité des collectivités territoriales, pas de l'État » est trompeur par omission : toutes les écoles, territoriales ou nationales, délivrent des diplômes nationaux accrédités par le ministère de la Culture. Elles sont donc tout autant de la responsabilité de l'État.

Quel regard portez-vous sur les fonds d'urgence débloqués par le ministère de la Culture (deux millions d'euros en 2023, reconduits en 2024) ?

Ces deux millions n'ont pas été répartis de manière proportionnelle, soit en fonction des budgets des établissements. Une école comme l'Ensba de Lyon a donc reçu la même chose que des structures trois fois plus petites. Cette répartition, en favorisant les plus petites écoles, était destinée à corriger des inégalités territoriales, puisque ce sont les collectivités qui portent ces établissements. Au sein de plus petites collectivités, une école représente, proportionnellement, des charges plus importantes. Cette répartition a donc desservi les grosses écoles, dont on jugeait certainement, en 2023, qu'elles étaient les plus solides.

L'Andéa, de son côté, a toutefois estimé que le point d'indice et les fluides induisaient à minima 9,4 M€ de hausse. Par conséquent, les deux millions d'euros ont permis de soulager certains établissements plus fragiles, sans régler la situation pour autant. À Lyon par exemple, le point d'indice et les fluides ont représenté 100 000 € supplémentaires chacun. Depuis 2023, nous avons donc, tous les ans, des dépenses supplémentaires qui n'ont pas été compensées et se cumulent.

Nous creusons un déficit. Nous avons dû puiser là sur les projets et l'activité pédagogique, ailleurs nous réduisons les postes pour que la loi s'applique et que nous suivions l'évolution des grilles de rémunération. Cela fait partie de ces angles morts, ces absurdités de la situation des écoles, qui montrent bien que ces mesures d'urgence étaient insuffisantes et qu'il faut mettre autour de la table, comme le préconisait le "rapport Oudart", toutes les parties prenantes (État et collectivités territoriales) pour concevoir un modèle soutenable pour l'avenir.

Juste avant votre arrivée le master en design graphique de l'Ensba a été suspendu pour raisons financières. Qu'en sera-t-il l'année prochaine ?

Nous n'allons pas rouvrir un second cycle spécifique en design graphique. En revanche, nous travaillons avec toutes les équipes de design à la redéfinition d'un second cycle qui puisse inclure différentes pratiques de design. Nous voulons avoir une approche plus prospective et au-delà des catégories traditionnelles de notre premier cycle (design d'espace, design graphique, design textile). Il s'agit donc de mener un travail de redéfinition de l'ensemble de l'offre en design pour le master.

Quelles sont vos ambitions pour l'Ensba de Lyon ? Comment appréhendez-vous votre rapport aux équipes ?

J'ai la conviction qu'une institution vit et existe par les personnes qui l'habitent. Une direction ne peut pas arriver et imposer, de manière un peu déconnectée, ses orientations. C'est la rencontre entre les lignes portées par une nouvelle direction et les pratiques et désirs des personnes qui travaillent déjà là, qui fait un projet d'établissement. C'est pour cela que je ne souhaite pas, à ce stade, énoncer un projet figé pour les années qui arrivent. Je suis convaincu que les choses se co-construisent et qu'il faut prendre le temps d'écouter tout le monde, individuellement et collectivement, pour bien comprendre ce qui fait l'identité de l'institution, ce qu'est et peut devenir le positionnement de l'école sur son territoire et dans un écosystème élargi.

Quand j'ai été recruté, j'ai dit que je pensais qu'un bon projet d'établissement ne s'écrivait que deux ans après une prise de poste. Ce n'est pas la même chose lorsqu'on arrive dans un centre d'art ou une scène de spectacle vivant, puisqu'on arrive avec une programmation à mettre en œuvre. Mais une école peut fonctionner au quotidien sans programmation extérieure, avec un nombre réduit de projets, car sa mission fondamentale est la formation des étudiants. Elle fonctionnera simplement moins bien...

Il faut donc des temps de réflexion qui impliquent l'ensemble d'un établissement, et pas seulement certaines catégories de personnels (étudiants, administration, personnels techniques, etc.). Il faut à la fois des temps sectorisés, portant sur des problèmes ou questions spécifiques, et des temps beaucoup plus communs, pour retrouver ce qui fait école. Nous devons constamment nous poser la question de pourquoi nous sommes là, du sens ce que nous faisons. Pour affirmer avec force que nos écoles sont des endroits nécessaires. L'horizontalité, la co-construction peuvent être une "tarte à la crème", quelque chose que l'on dit sans y croire. Or, nous pouvons y parvenir à la fois en nous questionnant et en cultivant le doute (sans pour autant entrer dans la remise en question permanente qui peut être épuisante pour les équipes) et en mettant en place des méthodes de travail collaboratives et expérimentales, fondées sur l'écoute et la circulation de la parole.

« Des réunions qui ne sont pas opérationnelles, mais de réflexion »

Nous avons instauré des réunions qui ne sont pas opérationnelles, mais de réflexion, ouvertes à toute l'école, sur le projet d'établissement. L'idée est de se mettre au travail sur des sujets comme la place de l'exposition, de l'édition, la question professionnelle, les échanges internationaux, l'ouverture sociale de l'établissement... sujets que l'on peut avoir tendance à négliger lorsque l'on est pris dans les urgences permanentes du quotidien et le calendrier administratif.

Nous sommes par exemple en phase d'évaluation de l'établissement par le [Hcéres](#) ([Haut Conseil de l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur](#)). Puisqu'il s'agit d'un travail assez fastidieux et pénible, nous nous efforçons de rendre ce temps utile à l'établissement et à l'équipe. Nous réalisons cet auto-examen collectivement et en profitons pour dessiner les lignes de ce que nous voudrions que soit l'école dans les années à venir.

Vous avez, par le passé, mené des travaux orientés vers les pratiques liées au “care”, à l’éthique du soin. S’agit-il d’un axe qui va se retrouver dans votre projet ?

La question du soin, telle que nous l'avons déployée à l'École supérieure d'art d'Avignon, était très située. Puisque cette école forme à la conservation-restauration, la question du soin qu'on apporte aux œuvres quand elles sont dans des collections muséales faisait vraiment partie de l'ADN de l'établissement. Nous avons élargi l'acception de la restauration, en l'appliquant aux écosystèmes vivants et au lien social. Soigner les œuvres, c'est bien ; soigner nos relations, c'est mieux. Cette école a aussi été un peu malmenée par l'histoire, déplacée dans des locaux inadaptés en périphérie de la ville. Cette question du soin s'est donc aussi un peu imposée d'elle-même, pour ces raisons liées à l'histoire de l'établissement.

Cette question renvoyait sans doute aussi à une chose à laquelle je croyais profondément : la pratique artistique doit se poser la question des relations qu'elle crée au monde, de la position qu'elle occupe dans le monde. Avoir une position éthique, c'est prendre soin du reste du monde tout en soignant ses relations, tout en faisant attention à la qualité de nos relations. La situation de l'école à Avignon rencontrait donc mes préoccupations artistiques, éthiques et politiques.

Je n'ai pas l'intention d'en faire une méthode à redéployer à Lyon, où la situation est différente, mais je suis convaincu que l'attention qu'on porte aux autres, humains comme non-humains, fait partie des choses qui ont leur place dans une école d'art. Le projet d'établissement ne sera vraisemblablement pas centré autour de ces questions, mais j'espère vivement qu'elles y trouveront leur place. C'est déjà le cas, dans les pratiques de plusieurs collègues, et j'espère pouvoir les favoriser encore davantage, tout comme j'espère favoriser les pratiques qui déjouent les logiques productivistes et les binarités (celles du genre comme celles de la pensée) et contribuent à des imaginaires de la pluralité.

L'Ensba de Lyon dispose-t-elle de particularités faisant sa singularité ? Quel rapport d'étonnement, quels premiers constats faites-vous à date ?

Ses ateliers techniques (les « pôles ») sont un outil de travail incroyable et précieux. L'école est extrêmement bien dotée pour la pratique. Et, à la fois, dans une forme de contradiction, il s'agit d'une école très théorique, qui parle beaucoup du travail et encourage en permanence l'analyse. En arrivant à un nouveau poste, on voit forcément les manques. La question du collectif est certes présente dans cette école, mais elle pourrait être accentuée. La question du vivant également, du fait de l'implantation très minérale, en ville, de l'établissement.

Aujourd'hui, il faut que les établissements les plus désirables, demandés, prestigieux, dont fait partie l'Ensba de Lyon, se questionnent sur leurs biais inconscients, qui ne sont d'ailleurs pas que les biais inconscients de l'école, mais de l'Institution ou de la société. Relire Bourdieu ne fait jamais de mal, quoiqu'il faille se garder d'en faire un bréviaire. Il y a des biais sociaux à l'entrée. Du fait de la très forte pression au concours, nous avons plutôt de bons profils d'étudiants et peu de profils fragiles, ou alors à l'endroit de la santé mentale, ce qui est aujourd'hui un sujet central pour les écoles. En Avignon, nous avions fait le choix de l'aborder sous l'angle de la recherche par l'art et par des outils alternatifs à ceux de la clinique, dans un projet, Landing Zones, qui a été lauréat d'un programme européen Europe.Créative.(Programme.culturel.européen. qui. regroupe. depuis. 2014. les. programmes. Media. et. Culture. finançant. d'une. part. la. création et. la. distribution. d'œuvres. audiovisuelles. et. d'autre. part. des. initiatives. de. coopération. et. de. réseaux. transfrontaliers. ainsi. que. de. traduction littéraire) et vise à faire une meilleure place à la neurodiversité dans les écoles d'art. Lyon y sera également associé.

Nous ne sommes pas un modèle de diversité sociale ni de pluralité ethnoraciale. On aurait envie que l'école d'art soit cet endroit de pluralité. Il faudrait se poser la question de nos modalités de recrutement, de nos concours, mais aussi, par la suite, pouvoir accompagner ces profils à tous les niveaux, et pas seulement à l'endroit du concours d'entrée. Cela présente beaucoup plus de travail. Cette transformation serait probablement salutaire, mais il faudrait l'assumer jusqu'au bout, avec l'appui de l'État pour soutenir la démocratisation de l'accès à l'enseignement supérieur.

Quelles interactions éventuelles avec les autres écoles ou structures du paysage culturel et artistique lyonnais ?

À l'échelle du territoire lyonnais, nous entretenons de bonnes relations et des relations partenariales avec des institutions culturelles comme le Musée d'art contemporain de Lyon, l'IAC (Institut d'Art Contemporain) de Villeurbanne, le CAP (Centre d'Art Plastique) Saint-Fons, mais aussi avec de petites structures, souvent associatives, qui fonctionnent comme espaces d'art autogérés. Il y a une scène très vivace et nous entretenons des relations tant de coopérations que de bon voisinage.

Ce qui est toutefois singulier à l'échelle de la ville de Lyon, c'est qu'il existe soit de grosses institutions, soit de toutes petites structures, mais très peu de structures intermédiaires. Cela crée un écosystème assez étrange avec un saut d'échelle entre ces établissements. Une partie du projet d'établissement pourrait être de positionner l'Ensba de Lyon à cet endroit-là, d'en faire un opérateur culturel intermédiaire entre un musée ou un FRAC (Fonds régional d'art contemporain)/centre d'art et de plus petites organisations.

« Pouvoir se positionner comme un véritable acteur culturel »

L'Ensba de Lyon est une structure importante, qui forme des artistes et bénéficie d'espaces de production et d'espaces d'exposition. Nous gagnerions à être un vrai lieu de vie, plus ouvert sur la ville et sur le territoire. Cela voudrait dire, dans cette dynamique partenariale, de pouvoir se positionner comme un véritable acteur culturel. Il y a aussi des partenariats avec tout un tas de structures d'enseignement supérieur (conservatoire national de musique et danse, Ensatt (École nationale supé-

rieure des arts et techniques du théâtre), universités), mais également avec tout le tissu d'entreprises, les acteurs économiques et sociaux du territoire, en particulier pour les options design.

Quid de l'ouverture à l'international ?

Même si je crois profondément à l'ancrage territorial, je pense que le corollaire à cela est de s'ouvrir à ce qu'il y a de plus lointain, d'accepter de se faire déplacer radicalement par des manières de penser ou de sentir qui ne sont pas les nôtres. L'ouverture à l'international et les partenariats internationaux sont une sorte d'envers de l'ancrage territorial, même s'il faut les penser de manière raisonnée. Nous ne prenons plus l'avion comme avant et c'est tant mieux, il nous faut réfléchir à de nouveaux modes d'échange.

Il y a par ailleurs un chantier dont les écoles d'art et design ne peuvent pas faire l'économie : se demander pourquoi nous formons des artistes ou des designers, quel type de position nous voulons occuper dans le monde. Je crois profondément que produire des œuvres, se positionner comme artiste, revient à se positionner dans un monde traversé de crises, d'inégalités qui se sédimentent. À chaque fois que l'on produit une forme, on prend position, on contribue à façonner des imaginaires. Il y a une responsabilité à cet endroit-là. Nous devons l'assumer et en faire un des lieux du travail. Dans les écoles, on peut parfois oublier ces enjeux, pris dans nos logiques de formation, d'accrochage, de portfolios. Nous courrons régulièrement le risque de nous conformer aux attentes normalisées et normalisantes d'un milieu et d'un marché, en oubliant notre positionnement dans le monde. Il faut outiller les étudiants et les étudiantes à la fois pour se positionner dans le milieu ou dans le marché, mais aussi, et surtout, pour prendre position dans le monde.

Lorsque vous parlez de vous positionner comme « un véritable acteur culturel », qu'entendez-vous par là ?

Outre l'idée de s'ouvrir davantage à la ville et à ses habitants, il s'agit d'avoir une véritable politique culturelle, artistique et scientifique de l'école, qui se diffuse. Cela veut notamment dire avoir une politique éditoriale, des événements, installer des expositions de diplômés, etc. Nous avons aussi un espace d'exposition magnifique, assez grand, le Réfectoire des nonnes, qui n'est pas tout à fait adapté pour devenir un centre d'art, pour des raisons économiques, mais qui pourrait se positionner dans cet intermédiaire entre grands espaces institutionnels et espaces autogérés aux dimensions plus modestes. Nous avons l'outil et la ressource, nous aurions de quoi animer le territoire à l'endroit de la programmation et par des collaborations, ce que nous faisons trop peu à mon avis. Seuls les fonds nous manquent.

Une partie des étudiants fait état d'un lieu encore trop fermé sur lui-même, a le sentiment qu'on ne se parle qu'à soi-même. Nous sommes pourtant implantés sur le site des Subsistances, qui est ouvert au public grâce à notre voisin, [Les Subs](#), lieu de spectacle vivant. Cette question de l'ouverture de l'école sur la ville fait partie des paradoxes qu'il nous appartiendra de travailler dans les années qui arrivent.

Par ailleurs, le post-diplôme que nous proposons est une résidence d'artiste et les activités de recherche que nous développons relèvent de l'accompagnement d'artistes au long cours. Nous assurons ces missions sur les crédits de l'école, car nous considérons que c'est essentiel pour la faire vivre et la nourrir en permanence. Pour autant, ces missions de soutien à la création, au-delà de la formation, relèvent normalement d'une autre typologie d'institutions. Le problème des écoles d'art, de manière générale, est qu'elles font plein de choses et qu'on ne le voit pas assez. Elles sont d'une grande richesse, sont inventives, elles développent des pédagogies critiques, assument des missions de soutien à la création et de diffusion en sus de leur mission première de formation des étudiants. Au mieux, nous communiquons un peu sur ce que nous faisons, au pire, nous n'en gardons même pas de traces. Il y a une histoire incroyable, pas encore écrite, des formes et des pratiques qui s'inventent depuis quelques décennies dans les écoles d'art. À l'heure où se dessinent de nouvelles courses aux armements, rendre visible ce que nous faisons, redire que nous contribuons à produire des imaginaires, des communs et des futurs désirables, réaffirmer que l'art est vecteur d'attention, de soin et d'émancipation et que les écoles d'art en sont le creuset, est plus que jamais nécessaire.



L'art est vecteur d'attention, de soin et d'émancipation »



Morgan Labar

Directeur @ École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon (Ensba Lyon)

Parcours

Depuis septembre 2024

[École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon \(Ensba Lyon\)](#)

Directeur

Depuis septembre 2021	<u>École du Louvre</u> Enseignant
Depuis septembre 2021	<u>École normale supérieure - PSL (ENS - PSL)</u> Enseignant associé au département ARTS
Septembre 2021 - septembre 2024	<u>École supérieure d'art d'Avignon</u> Directeur
Septembre 2019 - septembre 2021	<u>École normale supérieure - PSL (ENS - PSL)</u> Enseignant chercheur
2013 - 2021	<u>Cycle Pluridisciplinaire d'Études Supérieures - PSL</u> Enseignant
2019 - 2020	<u>Institut national d'histoire de l'art (INHA)</u> Boursier postdoctoral de la Terra Foundation for American Art
Mars 2013 - avril 2013	<u>Centre Pompidou-Metz</u> Assistant de recherche
2012 - 2012	<u>Nuit Blanche</u> Assistant

Établissement & diplôme

N.c. - 2018	<u>Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne</u> Doctorat en histoire de l'art
2008 - 2013	<u>École normale supérieure - PSL (ENS - PSL)</u> Elève

Fiche n° 44106, créée le 23/07/2021 à 10:32 - M&J le 11/03/2025 à 12:15

École nationale
supérieure
des beaux-arts
de Lyon

École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon (Ensba Lyon)

- EPCC (Établissement public de coopération culturelle) depuis 2011
- Fondée en 1756
- Délivre le DNA (Diplôme National d'Art) et le DNSEP (Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique)
- Propose également :
 - une classe préparatoire aux écoles d'art (60 élèves)
 - un post-diplôme international d'une année à destination de jeunes artistes
 - un post-diplôme de recherche et création artistique dans le domaine des arts visuels, du spectacle vivant et du cinéma en collaboration avec le CNSMD, de l'Ensatt et la CinéFabrique
 - un programme de recherche en art en collaboration avec le Master 2 « l'Art contemporain et son exposition » de l'université Paris-Sorbonne (Paris IV)
 - un troisième cycle de trois ans à destination de jeunes chercheurs et artistes-chercheurs, structuré autour de trois unités de recherche : « ACTH », consacrée à

l'articulation entre Art Contemporain et Temps de l'Histoire, « Post-Performance Future », et « l'Unité numérique », dédiée aux enjeux esthétiques contemporains soulevés par les cultures numériques

• **Autres activités :**

- organisation d'expositions
- édition de la revue artistique et critique Initiales

• **Effectifs :** 350 étudiants et 100 membres du personnel (équipes pédagogique, administrative et technique)

• **Budget annuel** (compte administratif 2023) :

- dépenses : 8,9 M€
- recettes 8,6 M€

• **Direction** : Morgan Labar (depuis le 30/09/2024)

• **Contact** : [Sophie Bellé](#), chargée de communication, relations extérieures et suivi des diplômés

• **Tél.** : 04 72 00 11 60

Catégorie : Ecole d'art & architecture

Adresse du siège

8 bis quai Saint-Vincent
69001 Lyon France

Fiche n° 7874, créée le 12/11/2018 à 10:07 - Màj le 11/03/2025 à 12:17

© News Tank Culture - 2025 - **Code de la propriété intellectuelle** : « La contrefaçon (...) est punie de trois ans d'emprisonnement et de 300 000 euros d'amende. Est (...) un délit de contrefaçon toute reproduction, représentation ou diffusion, par quelque moyen que ce soit, d'une oeuvre de l'esprit en violation des droits de l'auteur. »